Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 19 (1931)
Heft: 81

Artikel: Études Critiques : M. Ugo Janni et le pan-christianisme
Autor: Auw, Lydia von
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380208

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

M. UGO JANNI
ET LE PAN-CHRISTIANISME

La modeste revue italienne qui porte le nom de *Fede e Vita* mérite son nom. *Fede :* foi hardie, obstinée, juvénile, et *vita :* vie impétueuse, avide de s'affirmer. Par une destinée qui présente quelque analogie avec celle des *Cahiers protestants*, *Fede e Vita* fut l'organe des Unions chrétiennes de jeunes gens d'Italie après avoir été celui de la Fédération chrétienne d'étudiants. Aujourd'hui, tout en conservant des rapports amicaux avec les Unions chrétiennes, la Revue est indépendante. Renonçant à tout éclectisme dans son programme, elle concentre ses efforts sur un seul but : la diffusion et la réalisation d'un idéal œcuménique de la chrétienté, le « pan-christianisme ». En particulier *Fede e Vita* considère les rapports du catholicisme et des Eglises qui à Stockholm et à Lausanne se sont rapprochées. Elle joue donc le rôle — nullement officiel d'ailleurs — de revue d'avant-garde du mouvement œcuménique en un pays catholique. *Fide e Vita* révèle, par les correspondances qu'elle publie, par les informations qu'elle communique, certains aspects du catholicisme italien insoupçonnés chez nous : activité des cercles catholiques d'études bibliques, tentatives de renaissance liturgique, aspirations de membres du clergé à un renouveau spirituel. D'autre part *Fede et Vita* suit avec passion les grandes manifestations de la vie religieuse hors d'Italie et les jugements qu'elle porte sur les questions concernant l'Eglise anglicane — l'affaire du Prayer-Book ou la conférence de Lambeth — ou les courants du protestantisme français sont fort intéressants si ce n'est d'une grande objectivité.

Fede e Vita compte quelques collaborateurs dévoués. Mais elle est avant tout l'organe d'une personnalité ardente et courageuse : M. Ugo Janni (1). Elle reflète fidèlement, presque naïvement, les enthousiasmes, les espoirs et les luttes de ce combattant infatigable dont ni les ans, ni les désillusions n'ont brisé la fougue.

Voici bien des années déjà que M. Arnaldo della Torre, dans son intéressante préface à la traduction italienne de l'*Orpheus* de Reinach (2), saluait en M. Ugo Janni un moderniste protestant. Le directeur de *Fede e Vita* ne craint pas les chemins nouveaux. Il a magnifiquement compris les modernistes catholiques, du moins plusieurs d'entre eux. A plusieurs reprises, il a témoigné de sa sympathie et de son admiration pour M. Buonaiuti (3). La pensée de Tyrrell a exercé sur lui une certaine influence.

M. Janni lui-même s'est qualifié de *fiero protestante*, protestant convaincu. Pasteur de la communauté vaudoise de San-Remo, auteur d'une apologie du protestantisme, il est persuadé de la valeur originale et particulière de la Réforme italienne et des traditions de l'Eglise à laquelle il appartient. Mais ce protestant moderniste est encore (les termes paraissent contradictoires) un vieux-catholique fervent. Le professeur Michaud de Berne et l'évêque Herzog ont été ses maîtres de prédilection. Pour M. Janni le vieux-catholicisme n'est pas seulement une organisation ecclésiastique mais une école de pensée, une tendance à la fois théologique et spirituelle.

Le protestant et le vieux-catholique s'entendent d'ailleurs assez bien en M. Ugo Janni. Peut-être, au cours de ces dernières années cependant, le vieux-catholique est-il en train de subjuguer tout doucement le protestant. C'est au vieux-catholicisme que M. Janni

(1) Né en 1869 à Aquila dans les Abruzzes, d'une famille de tendances fortement anticléricales, M. Ugo Janni s'intéressa dès son adolescence à la question d'une réforme religieuse. A vingt-quatre ans il fut ordonné prêtre par l'évêque vieux-catholique, Mgr Herzog, à Berne. Il travailla tout d'abord dans l'œuvre de réforme catholique de Mgr Savanese et du comte Enrico de Campello, ancien chanoine de Saint-Pierre du Vatican. M. Ugo Janni fonda la communauté vaudoise de San-Remo dont il est encore pasteur. Il déploie depuis bien des années dans toute l'Italie une infatigable activité de conférencier, sous les auspices des Unions chrétiennes de jeunes gens. — Parmi ses principales publications, citons, outre celles qui figureront en note dans cet article : *Catechismo filosofico sopra le dottrine fondamentali del cristianesimo* (épuisé) ; *I valori cristiani e la cultura moderna* (épuisé) ; *Saggio di liturgia evangelica della Santa Cena*, Pinerolo 1929 ; *Lo stato, la religione, la chiesa.* — (2) *Il cristianesimo in Italia dei filosofisti ai modernisti*, par A. della Torre. — (3) Fede e Vita, avril-mai 1929, à propos d'une soi-disant rétractation de M. Buonaiuti, et Fede e Vita, octobre-novembre 1929 : *Il rinnovamento religioso dell' Italia.*

doit, me semble-t-il, sa conception presque massive de l'Eglise, celle d'avant les grands schismes, l'Eglise forte de ses dogmes, de sa tradition, de ses sacrements. L'unité de l'Eglise n'est pas seulement un merveilleux rêve d'avenir, elle est un retour au passé. Les espérances les plus belles d'aujourd'hui sont en une grande mesure la refloraison d'un idéal ancien de catholicité. N'est-ce pas du vieux-catholicisme aussi que s'inspire l'attachement passionné de M. Janni pour l'Eglise — tellement qu'une vie religieuse complète et féconde lui paraît impossible hors d'un organisme ecclésiastique?

En 1923, M. Janni a publié dans la collection d'apologies des religions éditée par la maison Formiggini de Rome, une petite *Apologie du protestantisme*, admirable de sobriété, de limpidité, de bonne foi (1). Pas d'effusions lyriques au sujet de la valeur morale et religieuse du protestantisme, les idées sont éloquentes en elles-mêmes. Pas de polémiques inutiles, les faits parlent assez haut. Malgré son style abstrait et dépouillé, l'*Apologie* est vivante. M. Janni veut donner une vision dynamique du protestantisme, il le présente comme le prolongement des grands mouvements politiques, religieux et intellectuels du moyen âge à son déclin. Il examine les principes essentiels de la Réforme : l'autorité accordée à l'Evangile, l'importance donnée à l'expérience religieuse, à la foi, et il cherche à discerner la tâche future du protestantisme. « Après avoir dépassé, en un certain sens, la période de l'analyse, le protestantisme s'oriente vers la synthèse. » Synthèse qui non seulement réunira les Eglises issues de la Réforme mais qui fera de la chrétienté tout entière un seul corps. « Or le protestantisme moderne, christocentrique, expérimental et fidéiste, est le ferment qui contribue à l'élaboration de cette synthèse, parce qu'il conserve ce qu'il y a de meilleur, de plus efficace dans l'expérience séculaire de l'humanité chrétienne sans exiger aucune mutilation de l'intelligence. » L'esprit de la culture protestante ne peut être séquestré dans des compartiments réservés. Pour M. Janni, le modernisme catholique est le résultat de la pénétration de la culture protestante dans l'Eglise romaine, ou plutôt de l'esprit de cette culture. Le modernisme, aujourd'hui vaincu, persécuté, idéal d'une élite qui souffre en son nom, doit cependant agir avec assez de force au sein de l'Eglise romaine pour la faire évoluer vers plus de largeur et de souplesse et la rendre capable de s'unir aux autres grandes confessions chrétiennes.

(1) Traduite en français par Maxime Formont ; Paris, Nilsson.

On le voit, l'idéal « pan-chrétien » domine déjà l'*Apologie du protestantisme*. Nous allons le retrouver plus précis et plus catégorique dans *La santa Chiesa cattolica* (1), un petit livre dans lequel M. Janni aborde avec hardiesse le problème de l'union des Eglises, d'un point de vue théologique et idéal.

L'Eglise est le corps visible du Christ et le Christ est l'âme de l'Eglise. (M. Janni repousse la distinction établie par certains théologiens entre l'Eglise visible et empirique et l'Eglise invisible et idéale, composée des vrais croyants que Dieu seul connaît.) L'Eglise catholique — au sens d'Eglise universelle — comprend aujourd'hui trois grandes confessions : l'Eglise romaine, l'Eglise orthodoxe et l'ensemble des Eglises réformées, comme une cathédrale ou une basilique peut se composer de trois nefs. Il s'agit, non de créer entre ces grandes confessions une unité factice mais de démontrer que, sous toutes les divergences et malgré tous les malentendus, l'unité profonde et réelle de la chrétienté subsiste toujours et qu'il ne s'agit que de la redécouvrir et de la restaurer. Cette unité, M. Janni la retrouve dans les notions fondamentales de la tradition, de la règle de foi, du canon des Ecritures, notions admises par les trois Eglises. Il la voit aussi dans le corps des dogmes qu'elles reconnaissent toutes trois.

L'Eglise dont le Christ est l'âme est par conséquent « indéfectible ». Elle ne peut perdre définitivement ses caractères essentiels : la sainteté, l'unité objective. Jamais la superstition n'arrive à voiler complètement la lumière de la vérité. Jamais un élément de la vérité confiée à l'Eglise ne se perd tout à fait. Il peut s'atrophier, être oublié, mais virtuellement il existe encore et peut être remis en lumière.

Les réflexions de M. Janni sur les rapports de l'Eglise et des dogmes, de l'Eglise et des saintes Ecritures révèlent des connaissances dogmatiques très étendues et une pensée naïvement audacieuse. M. Janni se rallie aux vues de la *Formgeschichte* à propos de laquelle il émet cette réflexion digne d'être notée : « La *Formgeschichte* n'est autre chose que la pénétration par endosmose de la lumineuse critique catholique moderne dans le camp protestant. Généreuse revanche de la spiritualité catholique et de la culture latine sur la spiritualité et la culture germaniques protestantes ».

(1) *La santa Chiesa cattolica e i suoi rapporti colla verità evangelica nella realtà e nella visione pancristiana*, S. A. Unitipografica Pinerolese.

Les pages que M. Janni consacre au dogme sont particulièrement significatives. La religion est avant tout expérience, action de Dieu sur l'âme et élan de l'âme vers la mystérieuse réalité de Dieu. Cet élan implique une intuition de Dieu — intuition supra-rationnelle — mais qui comporte nécessairement un facteur intellectuel. D'autre part, la réalité mystérieuse que nous nous efforçons de saisir présente ce que Janni appelle un *quid intellettivo*, un élément perceptible à l'intelligence, un caractère intelligible. Cet aspect de Dieu apparaît dans l'expérience religieuse, celle-ci suppose forcément une connaissance en quelque mesure rationnelle. Le *quid intellettivo*, tel que le fondateur d'une religion le perçoit dans l'expérience qu'il fait du divin, devient le dogme de cette religion. « Tel qu'il resplendit dans l'expérience parfaite de Jésus-Christ, le *quid intellettivo* est le dogme chrétien. » (1)

L'Ecriture contient les moments essentiels de la révélation transmise par le Christ aux apôtres. Mais l'Eglise a dû interpréter cette révélation. Elle l'a fait, assistée par une inspiration toute spéciale qui lui a permis d'éviter les hérésies menaçant de dénaturer l'Evangile. Les définitions des sept conciles œcuméniques contiennent cette interprétation de la vérité chrétienne. Les conciles n'ont pas enrichi l'Eglise de vérités nouvelles, l'ère de la révélation étant close. Ils ont simplement précisé le sens doctrinal des vérités évangéliques.

M. Janni distingue entre l'idée du dogme et sa formule. La formule est caduque et variable, l'idée est intangible et éternelle. Ailleurs M. Janni établit la même distinction entre le dogme et la théologie. Il repousse la théorie du développement des dogmes telle que l'a conçue Newman, parce qu'empreinte d'un caractère trop intellectualiste. Newman considère les dogmes comme de simples idées dont la richesse et les aspects variés apparaissent toujours mieux à mesure que des esprits plus nombreux les contemplent. Le seul fait que le dogme est l'idée divine contemplée par Jésus-Christ lui confère un caractère d'absoluité : l'idée est plus pure à sa source qu'après un long développement.

L'Eglise, en formulant les dogmes, n'a pas obéi à une vaine manie de spéculation. Dogme, liturgie et canon sont unis par des rapports organiques et les dogmes eux-mêmes constituent un organisme qu'on ne saurait mutiler impunément et sur lequel on ne pourrait greffer de membres adventices. L'existence de Dieu, la Trinité, la création, l'in-

(1) *La santa Chiesa cattolica*, p. 72.

carnation, la rédemption sont autant de vérités complémentaires inséparables les unes des autres. L'organisme dogmatique n'est pas une idéologie abstraite, « il est l'aspect vérité du fait vie », dit M. Janni. Les trois grandes Eglises possèdent en commun le même trésor de dogmes fondamentaux établis par les conciles œcuméniques. L'Eglise orthodoxe n'y a rien ajouté depuis sa rupture avec l'Eglise d'Occident. L'Eglise réformée conserve aussi ces mêmes dogmes. L'Eglise romaine a fait quelques adjonctions importantes aux credos œcuméniques. Mais ces adjonctions ne pourraient-elles être revisées et harmonisées avec les symboles antiques? Il ne serait pas difficile, dit M. Janni avec candeur, de trouver une solution au problème du terme *filioque* ajouté par l'Eglise d'Occident au symbole de Nicée. L'Eglise romaine ne prend pas ce terme au sens que l'Eglise d'Orient estime incompatible avec le monothéisme pur. D'autre part le dogme de l'immaculée conception n'est qu'un développement du dogme de l'incarnation. On pourrait le considérer comme une opinion théologique particulière à l'une des trois grandes Eglises. De même il serait plus aisé qu'on ne le croit de s'accorder sur la question des sacrements. Toutes les Eglises reconnaissent deux sacrements principaux, auxquels les autres se rattachent.

On reste confondu devant l'audace et l'ingénuité de M. Janni. Il survole les difficultés avec une aisance qui paraîtra au premier abord insensée. Et pourtant, certaines de ses réflexions sont, dans leur simplicité, suggestives et vraies. M. Janni d'ailleurs ne se flatte pas de l'espoir d'une réunion immédiate des trois grandes familles spirituelles de la chrétienté. L'œuvre de rapprochement ne s'accomplira qu'à longue échéance (1).

M. Janni insiste sur l'incompréhension regrettable dont les théologiens font preuve d'une Eglise à l'autre. Il n'est pas difficile de prendre en flagrant délit d'ignorance ou de simplisme des personnalités éminentes, catholiques ou protestantes, lorsqu'elles parlent des doctrines d'autres confessions que les leurs. Souvent aussi une Eglise, de deux principes complémentaires qui devaient se développer harmonieusement, en laisse un dans l'oubli, et ne vit que d'une demi-vérité. Le principe d'autonomie nationale qui régit les Eglises d'Orient et celles issues de la Réforme est légitime. Le principe de centralisation qui domine l'Eglise romaine est légitime aussi. Ces

(1) M. Janni considère qu'il faudra bien plus d'un siècle pour que le rapprochement désiré puisse s'effectuer entre Rome et les autres Eglises; cf. Fede e Vita, mars 1928.

deux principes pourraient se compléter et s'équilibrer de manière heureuse au lieu de s'opposer. L'Eglise orthodoxe et l'Eglise romaine insistent sur la valeur des éléments objectifs de la vie religieuse, le dogme et les sacrements. Le protestantisme au contraire exalte l'élément subjectif de la foi. Ces deux attitudes aussi peuvent se concilier. De même l'affirmation de la justification par la foi n'exclut pas la nécessité des bonnes œuvres.

Enfin les déformations et les dégénérescences (M. Janni emploie le terme de *corruzioni*) de la pensée religieuse rendent plus difficile l'union des croyants. La confusion du dogme et de la théologie a exercé une influence néfaste sur la doctrine des sacrements. Chacune des grandes confessions en vient à identifier le dogme de la présence réelle avec une théorie particulière qui cherche à déterminer le mode de cette présence. Or aucune de ces théories n'est à proprement parler *de fide* mais la majorité des fidèles croit qu'il s'agit d'un article de foi. M. Janni proteste contre les dégénérescences de la mentalité et des principes réformés : individualisme, intellectualisme desséchant, symbolisme exagéré. La virulence avec laquelle le directeur de *Fede e Vita* s'en prend aux « rationalistoïdes » et aux « libéraloïdes » est même amusante. Mais s'il s'élève contre les déviations de l'esprit réformé, il proteste avec non moins d'énergie contre les superstitions qui déshonorent l'Eglise romaine. Pour que les Eglises puissent s'unir, il faut qu'elles soient renouvelées jusque dans leurs profondeurs, et non pas seulement réformées et corrigées. Il ne s'agit pas de rompre avec le christianisme traditionnel mais de redécouvrir ce qu'il porte en lui d'immortel, de laisser s'épanouir ses virtualités latentes.

De l'*Apologie du protestantisme* à *La sainte Eglise catholique* on peut discerner une évolution frappante. Et pourtant certaines des positions de l'auteur ont moins changé qu'on ne le croirait à première vue. Déjà dans l'*Apologie*, la notion de la foi est empreinte d'un certain intellectualisme : la foi implique la croyance comme premier moment. La tonalité de ces deux ouvrages est cependant bien différente. M. Janni dans l'*Apologie* désigne sous le nom de fidéisme l'attitude religieuse qui considère la foi comme l'unique moyen de salut. Il voit dans le fidéisme une des grandes forces du protestantisme. Dans *La sainte Eglise catholique* (et dans des articles récemment publiés dans *Fede e Vita*) le terme de fidéisme est presque toujours accompagné d'épithètes restrictives et défavorables : pseudofidéisme,

fideismo slombato, sans consistance, sans vigueur. M. Janni n'emploie plus ce mot sans arrière-pensée et la chose est significative. L'*Apologie* a été écrite par un protestant dominé par l'idéal pan-chrétien. Dans *La sainte Eglise catholique* l'idéal vieux-catholique s'affirme puissamment. Un tel jugement est cependant trop simpliste. Disons plutôt que M. Janni cherche à concilier l'esprit du protestantisme et les valeurs du catholicisme. Une telle conciliation suppose un équilibre difficile à trouver et M. Janni peut, semble-t-il, pencher d'un côté ou de l'autre sans qu'on le taxe d'incohérence et d'infidélité à ses principes.

M. Janni qualifie sa théologie d'intégraliste. Elle l'est en effet, dominée par le besoin de saisir la vérité chrétienne dans son ensemble et non de manière fragmentaire. Les demi-vérités de telle confession particulière ne lui suffisent pas. On pourrait dire que la théologie de M. Janni est intégraliste dans un autre sens aussi. Dogme, tradition, sacrements, Ecriture sainte, elle prétend embrasser tous les aspects de la vie de l'Eglise sans les isoler les uns des autres.

Nous n'avons rien dit des préoccupations liturgiques pourtant très vives de M. Janni. Elles se font jour dans des essais de liturgie et dans un opuscule intitulé *La Cène du Seigneur communément dite la Messe* (1). M. Janni y présente une étude bien protestante par sa méthode d'investigation des textes et de reconstitution des origines de la sainte Cène. Avec un respect infini, avec adoration, l'auteur s'attache à montrer toute la richesse et la complexité de ce sacrement. Il est moins heureux lorsque pour étayer sa théorie de la conversion mystique des espèces, il fait appel à une théorie des idées-forces, *causæ rerum* qui sont en Dieu. Qu'on n'admette pas ce point de vue que M. Janni expose en termes presque platoniciens, et la valeur mystique du sacrement en est diminuée. M. Janni tombe à cette occasion dans l'erreur qu'il a reprochée à certains théologiens, celle de vouloir préciser de manière arbitraire le mode de la présence réelle. Dans ses essais liturgiques, M. Janni cherche à remettre en valeur les éléments de la liturgie traditionnelle plutôt que d'innover. Car pour lui la liturgie est avant tout création spontanée et collective. La volonté d'un individu ne saurait créer que quelque chose d'artificiel dans ce domaine.

M. Janni professe une sympathie très grande à l'égard de l'Eglise anglicane, à cause de son caractère synthétique et compréhensif.

(1) *La Cena del Signor comunemente detta la Messa*, Pinerolo 1928.

Par contre le modernisme anglican lui semble empreint de rationalisme, et le rationalisme est, aux yeux de M. Janni, une abomination. Il y a quelque simplisme dans certaines des sympathies et des antipathies du directeur de *Fede e Vita*.

Formuler une appréciation sur l'œuvre de M. Janni n'est point chose aisée. Il faut le considérer comme le pionnier d'un idéal plutôt que comme un théologien systématique. Il ouvre des voies nouvelles, jette des fondements, donne des impulsions intéressantes. Si sa théologie peut paraître trop simpliste, formée parfois de pièces rapportées, rappelons-nous qu'un seul homme ne pourrait accomplir la tâche écrasante d'examiner et de reviser tout le dogme des grandes confessions chrétiennes en fonction de l'idéal « pan-chrétien ». M. Janni ne fait, en somme, que reconnaître la situation des Eglises devant cet idéal, et sa mission est déjà belle.

Nous avons déjà relevé chez M. Janni le contraste d'une culture très ample et d'une sorte d'ingénuité intellectuelle. Toutes les dualités de sa pensée ne sont pas surmontées et il lui arrive de prendre pour une synthèse ce qui n'est qu'une juxtaposition. Mais la critique la plus sérieuse que nous formulerions à l'égard de sa conception de l'Eglise et du dogme porte sur l'intellectualisme de cette conception. Lorsqu'il malmène les rationalistes, M. Janni oublie que le rationalisme est au fond proche parent de l'intellectualisme. M. Rudolf Otto a montré que l'orthodoxie tend à rationaliser l'idée de Dieu (1). Or c'est bien à l'orthodoxie ancienne que M. Janni nous ramène par des chemins modernes. Orthodoxie élargie, aérée, mais orthodoxie malgré tout.

L'intellectualisme colore et simplifie sa vision de l'histoire de l'Eglise qu'il canonise trop facilement. Cette histoire est bien, si l'on veut, une merveilleuse apologie du christianisme mais elle n'épargne ni les surprises ni les scandales à qui l'étudie. Le dogme n'a pas été formulé sans tâtonnements, sans vicissitudes humaines, sans luttes violentes. Quant à la tradition, telle que la concevait Vincent de Lérins, a-t-elle existé dans l'Eglise primitive, avec la rigueur et l'autorité qu'on lui prête? N'était-elle pas plus souple et n'a-t-elle pas laissé subsister des courants de pensée et de pratique assez divergents, opposés même?

L'idée que M. Janni se fait de la nature et du rôle du dogme porte

(1) Cf. le premier chapitre du *Sacré* : « Le rationnel et l'irrationnel ».

tout naturellement le même caractère intellectualiste. Pourtant M. Janni reconnaît, nous l'avons vu, que la formule du dogme n'est pas intangible, que l'Eglise pourrait un jour, si elle le voulait, exprimer sa foi sous d'autres symboles et en d'autres termes. Le dogme, pour lui, remonte à Jésus-Christ ; il y a parenté directe entre les affirmations de Jésus et celles des conciles œcuméniques. Admettons-le, mais reconnaissons que la pensée chrétienne s'est appauvrie et desséchée. Car entre les paradoxes féconds de Jésus sur le Père céleste et le Royaume de Dieu et les credos œcuméniques, il y a malgré tout une distance immense. Le dogme s'arrête aux limites du rationnel, au delà il ne peut plus que balbutier pour tenter d'exprimer l'ineffable. Malgré son utilité, sa nécessité, le dogme n'est pas un instrument de vision aussi adéquat que M. Janni ne le donne à entendre. Pour lui la foi implique la croyance intellectuelle. Mais ne peut-on dire plutôt que la foi crée la croyance? Et si l'on admet que le sentiment religieux est *sui generis*, l'élément intellectuel qui se mêle à l'expérience du divin est secondaire et dérivé. M. Janni méconnaît, à notre avis, la part de l'irrationnel dans la vie religieuse des individus et des collectivités chrétiennes.

Mais ces réserves ne diminuent pas l'admiration que nous éprouvons devant l'effort de M. Janni. La foi de cet homme est émouvante. A côté de l'action silencieuse et mystique des Bénédictins d'Amay, à côté de l'apostolat de M. Heiler en Allemagne et de Mgr Vinnaert à Paris, les polémiques, les théories, la lutte généreuse de M. Ugo Janni contribuent à esquisser cette catholicité lointaine encore que d'aucuns estiment chimérique, mais que des esprits toujours plus nombreux se prennent à désirer avec ferveur et nostalgie. M. Romolo Murri écrivait il y a quelque dix ans : « L'unité des Eglises est et demeurera un rêve limité à quelques pays et stérile tant qu'on le poursuivra en laissant de côté le catholicisme ». Stérile, le rêve ne l'a point été, mais il demeure incomplet tant que « Pierre tarde encore » (1). L'œuvre de M. Janni est d'autant plus intéressante qu'elle s'exerce plus près de Rome, centre d'une catholicité consacrée par les siècles et qui regarde de très haut l'œcuménisme moderne. M. Janni est conscient de l'importance de sa position stratégique. « En Italie, c'est-à-dire à Rome », écrit-il, « la diffusion de l'idée pan-chrétienne ne peut être qu'intégrale... Nous ne pouvons pas nous limiter à considérer l'idéal pan-chrétien sous l'aspect qu'il présente vu de Londres,

(1) Parole de l'archevêque Söderblom à la conférence de Stockholm.

d'Edimbourg, de Berlin, de Genève ou de Constantinople. L'idéal pan-chrétien nous devons le voir de Rome, à la lumière de la grande tradition religieuse italienne, rafraîchie à ses sources authentiques et purifiée de la poussière et de la boue dont inévitablement elle s'est couverte au cours des siècles. » On songe sans le vouloir en lisant ces paroles au rêve de Gioberti : «*riformare Roma con Roma*». Convertir la Rome d'une catholicité puissante, féconde, mais limitée et intransigeante jusqu'à la dureté, en une Rome nouvelle, plus maternelle, plus compréhensive, plus spirituelle surtout : il serait difficile de concevoir un rêve plus audacieux, plus désespérant et pourtant plus magnifique et plus authentiquement chrétien.

Lydia von AUW.